

# La souffrance individuelle et le suicide

## Cours transversal 7

### 1. Spinoza

Cette philosophie n'est pas une pensée du drame ou du pathos, elle n'est pas du tout romantique. On n'y trouvera ni indignation, ni scandale, ni culture de l'étonnement, alors que pourtant, la philosophie, avec Platon et Aristote avait commencé par cette passion. Elle est plutôt réaliste et cynique, à savoir qu'elle est attentive à bien regarder la réalité en face : ni haïr ni mépriser, mais chercher à comprendre. Rien ne saurait nous indigner, dès lors que nous savons la nature des choses.

La nature des choses fait que les êtres doués de sensibilité (les animaux et les hommes) sont exposés à nombre de souffrances physiques et psychiques, en raison de leur finitude ; maladies, blessures, décès, cataclysmes, famines, guerres, c'est le quotidien de chacun. L'Axiome d'*Éthique* IV dit bien que dès qu'un existant naît, il est exposé à la rencontre d'un existant plus fort qui risque de le détruire. Nul besoin d'être un sage rationnel pour découvrir cela, les hommes le savent d'expérience, et d'ailleurs ils s'en servent pour élaborer des mythes, des fables et des récits superstitieux, tous destinés à interpréter et à donner du sens à ces malheurs, faute d'en comprendre les vraies raisons (*Éthique*, I, Appendice, et *TTP*, Préface). Que la vie soit souffrance, c'est ce qu'implique le conflit des appétits selon le droit naturel : chaque *conatus*, pour persévérer dans l'être, a besoin d'aller puiser de l'énergie, notamment dans les autres vivants (les gros poissons mangent les petits et les hommes violents exploitent les faibles). Mais Spinoza n'est pas Schopenhauer, il n'en tire pas argument pour penser que vivre est un mal. La souffrance physique fait partie intégrante de la vie collective des vivants, rien d'anormal à cela.

Il y a d'ailleurs paradoxe, dans la mesure où la connaissance de la Nature, constatant cet empire de la souffrance et l'impuissance dans laquelle elle nous place, aggrave cette douleur ; Spinoza cite *l'Éclésiaste* (« qui accroît sa science accroît sa douleur ») et même Ovide (« je vois le meilleur et je fais le pire ») dans le scolie d'*Éthique* IV, prop. XVII. C'est que nous savons faire à nous-mêmes notre propre malheur, en préférant donner aux passions tristes le pouvoir sur nous-mêmes (*Éthique*, II, prop. II, scolie ; IV, Préface).

Mais ce qui est plus problématique, c'est l'art avec lequel certains humains ont appris à faire souffrir les autres. Certes, les guerres, les châtements, les tortures, les supplices ont leur nécessité, mais le fait que tout cela nourrit la peur généralisée, la menace, l'angoisse et la terreur est à interroger. Les souffrances psychiques sont tantôt individuelles (la mélancolie, par exemple, cf. *Éthique*, IV, scolie prop. XXXV), tantôt collectives (l'oppression morale et religieuse, la censure, l'arbitraire du Prince, par exemple).

L'individu, prisonnier de la servitude et de son aliénation, est profondément désarmé. La tentation du suicide peut lui venir, afin d'en finir avec cette « vallée de larmes ». Mais justement, la souffrance n'est pas un argument, car rien, dans l'intériorité vivante du sujet, ne saurait le pousser à se détruire lui-même. Le désir est toujours affirmation inconditionnelle de la vie, certes plus ou moins forte, mais la négation n'est jamais intérieure : « nulle chose ne peut être détruite sinon par une cause extérieure » (*Éthique*, III, prop. IV). Contrairement à ce que pensait Freud, il n'y a pas de pulsion de mort (Thanatos) en lui. Autrement dit, quand un homme se suicide, c'est sous la pression de forces extérieures (*Éthique*, IV, prop. XVIII et XX et leurs scolies, Spinoza prend l'exemple de Sénèque). **Contrairement à ce que pensent les stoïciens, le suicide ne peut jamais relever d'un acte libre et lucide, il n'est jamais le signe d'une autonomie, il exprime au contraire une défaite de la force du désir, un moment de servitude.**

## 2. Eschyle

La souffrance n'est jamais réellement individuelle chez Eschyle, elle frappe le corps social, la communauté entière. Souffrance des Thébains devant la menace qui pèse sur leur cité, souffrance des femmes qui ne peuvent que subir la situation et attendre, impuissantes, l'issue. Aucune gloire pour elles dans la défaite, mais un supplice interminable, le viol, la captivité, devenir les proies du vainqueur. Dans *Les Sept contre Thèbes*, la souffrance est liée uniquement à l'effroi de voir la cité livrée aux ennemis, elle n'est pas encore réellement présente. Le dénouement suscite une émotion contrastée, entre la douleur de voir la prédiction se réaliser et les deux frères s'entretuer, et le soulagement de voir Thèbes échapper à la condamnation d'Apollon. « Dois-je me réjouir et saluer d'une clameur pieuse le Sauveur, qui de tout mal a préservé notre cité ? Ou pleurer ses chefs de guerre, douloureux et misérables, priver de postérité ? » (p. 169) Le soulagement l'emporte.

La souffrance est plus amplement développée dans *Les Suppliantes*, car elle est déjà éprouvée par les jeunes filles, lors de leur fuite douloureuse, et dans l'attente d'un sort plus incertain encore que celui du chœur des Thébaines. Le risque d'asservissement est déjà pour elles bien réel, comme le révèle la violence des propos du héraut à leur égard, qui actualise ce qui n'est encore que projection imaginaire dans le chant des Thébaines. Elles en viennent donc à évoquer deux fois la possibilité d'une issue par le suicide : face à Pélasgos, d'abord, pour le faire fléchir, en accentuant la portée de l'atteinte à Zeus Suppliant en cas de refus. Elles envisagent alors comme seul secours celui de leurs ceintures, « celui de décorer les statues que tu vois d'offrandes insolites, [...] de nous pendre à l'instant aux dieux que voici. » (p. 67) On ne peut savoir s'il ne s'agit que d'un chantage pour faire pression sur le roi ou d'une intention réelle. Néanmoins, l'image est reprise à l'approche du danger : « **Des frissons sans cesse vont courant sur mon âme : mon cœur, maintenant noir, palpite. Ce qu'a vu mon père de sa guette m'a saisie : Se suis morte d'effroi. Ahi Je voudrais, pendue, trouver la mort dans un lacet** » (p. 78). Le suicide semble la seule issue réservée aux femmes, que les dieux ont abandonnées, pour échapper à la domination de leurs vainqueurs.

## 3. Edith Wharton

La souffrance individuelle vient de la prise de conscience d'un désaccord, d'une inadéquation, voire d'un déchirement vis-à-vis de la communauté. Elle peut se manifester par des pleurs (Ellen bouleversée par les mots d'amour de Newland, XVIII, p. 173, Mrs Julius Beaufort quêtant en vain le soutien et l'amour de sa famille après la banqueroute de son mari), mais-elle est le plus souvent latente, pudique, indicible – comme il sied à une société aussi policée où la colère et la douleur se résolvent en une action immédiate : « Je vais aller voir Louisa Van der Luyden », déclare Mrs Archer outrée de l'affront de l'invitation refusée (VI).

Elle naît de la déception – Newland se découvrant une épouse sans expérience ni imagination ou soif de culture, notamment à Londres, Ellen comprenant que New York n'est pas le milieu où elle espérait trouver le repos et la compréhension – d'un sentiment de vacuité, d'inutilité (chez Ned Winsett), de la prescience aussi d'un secret, voire d'un abîme : si peu consistante et sympathique que May soit rendue au lecteur par Edith Wharton, il se passe quelque chose dans la mission espagnole. « Est-ce parce que vous n'êtes pas sûr de continuer à m'aimer ? » demande-t-elle, angoissée, à Newland (XVI) : Fautrice évoque « la pâleur du visage » (XVI), « un air de si tragique résolution » (XVI) quand elle veut savoir s'il en aime une autre.